

Études littéraires africaines

Questions à Eugène Ébodé

Claudine Raynaud



Numéro 44, 2017

Africains... et américains ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051539ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051539ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Raynaud, C. (2017). Questions à Eugène Ébodé. *Études littéraires africaines*, (44), 73–78. <https://doi.org/10.7202/1051539ar>

QUESTIONS À EUGÈNE ÉBODÉ¹

Claudine Raynaud (CR) : *Quel lien voyez-vous entre cet ouvrage sur Rosa Parks et vos autres romans ?*

Eugène Ébodé (ÉÉ) : Le lien est inscrit dans la double approche à laquelle je tiens en permanence : composer des textes adossés à la fois à l'écriture référentielle et fictionnelle. J'aime m'appuyer sur des faits (l'arrestation de Rosa Parks le 1^{er} décembre 1955 dans *La Rose dans le bus jaune* ; le génocide des Tutsis au Rwanda dans *Souveraine Magnifique* ; la chanson *Silikani*, de Tabuley Rochereau, dans *Silikani* ; la guerre d'indépendance au Cameroun dans les années 1950 dans *La Transmission*, etc.) et sur la fiction (le personnage de Douglas White dans *La Rose dans le bus jaune* ; le narrateur camerounais fonctionnaire des eaux et forêts dans *Souveraine Magnifique* ; la description de Fela Kuti et le quartier Kalakuta City dans *Silikani*, car je n'ai jamais rencontré Fela, ni mis les pieds au Nigéria ; le personnage de Syracuse dans *La Transmission*). Sans jamais appartenir au genre totalement autofictionnel, il me plaît de traverser, voire d'enjamber la question générique par une écriture qui amalgame le récit fictionnel avec un persillage spéculaire. Il faut ici en permanence veiller à ce que l'ensemble soit vraisemblable et que le passage de l'histoire factuelle à l'univers romanesque se fasse sans heurt. La couture doit utiliser le fil le plus ténu et invisible qui soit.

CR : *Comment avez-vous effectué le passage de la troisième personne à la première personne ?*

ÉÉ : En faisant simplement en sorte que la quatrième de couverture serve de paratexte programmateur de la réception. On comprend, à travers cette quatrième de couverture épistolaire, que c'est Rosa Parks qui parle dans le livre. C'est la narratrice, et l'auteur Ébodé occupe ici le rôle du narrataire. C'est curieux que ceci n'ait été relevé nulle part. Peut-être n'ai-je pas lu tout ce qui s'est écrit sur la question. Vous me donnez ainsi l'occasion d'apporter une précision qui me paraît essentielle, car le texte a un unique narrateur : Rosa. Précisons encore que cette quatrième de couverture est un fragment de lettre que j'ai reçue de Rosa. Là aussi, j'ai retouché une partie de notre correspondance afin de respecter un dispositif énonciatif implicite : partir du réel, mais utiliser la fiction quand elle est nécessaire.

¹ Cet échange a eu lieu par courriel en date du 12.05.2017.

CR : *En ce moment, de nombreux auteurs africains ou antillais de langue française écrivent des romans ou des essais en hommage à de grandes figures noires américaines (Mabanckou sur James Baldwin, Waberi sur Gil Scott-Heron, vous-même sur Rosa Parks, Raphaël Confiant sur Stéphanie Saint-Clair). Les éditions la Cheminante (à Ciboure) ont créé une collection littéraire intitulée « Harlem Renaissance », dans laquelle sont publiés des romans de cette époque et de nombreux écrivains africains (Sami Tchak, Hemley Boum). Comment expliquez-vous cette tendance ? S'agit-il selon vous d'un phénomène de génération, d'une volonté des écrivains de participer à l'écriture de l'histoire littéraire et artistique du monde noir ?*

EÉ : C'est possible.

CR : *Votre « biofiction » mêle références historiques et éléments purement fictionnels. Vous vous êtes exprimé sur la création du personnage de Douglas White (le Blanc qui n'est pas blanc)² ; pourriez-vous nous en dire plus sur le thème du métissage ?*

EÉ : L'appellation « biofiction » vient du fait que *La Rose dans le bus jaune* est une forme d'autobiographie (puisque c'est Rosa qui parle) par délégation (puisque c'est Ébodé qui signe le texte). Précisons d'abord que j'ai passé beaucoup d'années à faire des enquêtes de terrain, à visiter les États-Unis et principalement le Sud, à interroger les habitants de Montgomery et d'Atlanta. Oui, j'ai aussi beaucoup visité la ville de naissance de Martin Luther King. N'oublions pas que *La Rose dans le bus jaune* repose sur deux grands personnages : Rosa Parks et Martin Luther King. L'équilibre global du récit tient à la charge réelle et symbolique de ces deux figures extraordinaires ; l'une est effacée et l'autre charismatique, Rosa a eu une longue existence tandis que le phénoménal prêcheur de l'égalité a eu une courte existence, mais les deux sont désormais réunis, à travers leurs effigies, avec les emblématiques personnalités historiques américaines sous le dôme du Congrès des États-Unis.

Pour ce qui concerne le métissage, j'ai dit tout ce que je pouvais exprimer sur ce thème dans *Métisse palissade*. Quant à Douglas White Junior, sachez que mes longues et laborieuses enquêtes aux États-Unis et à la bibliothèque du Congrès, à Washington, ne m'ont pas permis de découvrir une seule ligne sur le passager blanc qui voulait s'asseoir à la place de Rosa. Je n'ai donc pas accepté ce « blanc », ce vide dans l'histoire. C'est en réalité une conversation anodine avec un dénommé Jackson, chauffeur de taxi à Montgomery, qui m'a

² Eugène Ébodé fait du Blanc auquel Rosa Parks devrait céder sa place un personnage métis, donc noir, selon les lois ségrégationnistes.

donné l'idée de le présenter tel qu'il figure dans le roman. Je venais de Miami, en Floride, et je voulais, à l'occasion de mon second séjour, en 2007, sur les traces de Rosa Parks, avoir une réponse à l'énigme du passager blanc. Je suis monté dans un taxi conduit par un Noir, avec la même interrogation qui ne voulait pas me quitter : « Qui était donc ce Blanc ? » Il se trouve que le chauffeur du taxi était un vieux monsieur, qui avait seize ans en 1955. Il avait participé aux marches, rencontré King et Rosa, et il me listait avec un débit enthousiaste les personnages blancs et noirs qui avaient œuvré pour un mouvement fantastique. Je les connaissais et il répondait avec précision à mes questions. Nous entrions dans la ville de Montgomery lorsqu'à ma question de savoir pourquoi le Blanc avait disparu de l'histoire, il m'a répondu : « *Was he so white ?* » Cette simple réplique m'a mis sur le chemin et a figé mon hypothèse. Du reste, nous sommes tous métis, car l'humanité est une suite de mutations et l'individu, ainsi que nous l'a montré Darwin, est le résultat d'une lente évolution. Au fond nous sommes des mutants qui s'ignorent, toujours situés entre l'inné et l'acquis, mais perpétuellement tournés vers cet autre qui va advenir. La pureté biologique, nous le savons, n'est plus notre horizon depuis que l'homme s'est mis debout. Voudrait-il se remettre à quatre pattes et ramper qu'il ne le pourrait plus et susciterait, immédiatement, les regards médusés de longs siècles de son accomplissement vertical. C'est d'ailleurs cette étonnante posture qu'empruntent, sans le savoir, les nostalgiques de la pureté faussement romantique. Elle est un nihilisme masqué et obsessionnel qui habite les apôtres de « *l'Apocalypse Now* » et de l'entre-soi. Le métissage est consubstantiel à l'être.

CR : *Pourquoi avoir associé ce personnage à un amour immodéré pour les sucreries ?*

EÉ : Douglas White est un symbole de la résilience et du sursaut. Il gomme son amertume par un recours frénétique au sucre. Il est aussi ce côté infantile qui m'a souvent étonné et séduit en Amérique. Et puis, disons que le personnage a un côté « *French Farce* » dans le récit. Oui, c'est le représentant de la part fictionnelle du récit pour montrer que les Américains ont aussi leurs ancêtres gaulois et... camerounais. Car il y a aussi dans l'entourage de Martin Luther King, tel que je le recompose, un Camerounais.

CR : *Y a-t-il d'autres personnages inventés (Scottie Folks ?), des personnages réels placés dans des situations qui ne correspondent pas à leur propre parcours (Manga Bell) ?*

EÉ : Justement, Manga Bell est le lien avec l'Afrique dépouillée de ses populations et victime d'une situation coloniale. Mais sur le plan factuel, j'ai appris, beaucoup plus tard, après la sortie de mon roman, que Martin Luther King avait un ami africain, rencontré en mars 1957 à Accra, au Ghana, lors des cérémonies de l'indépendance de ce pays d'Afrique de l'Ouest. Le président ghanéen Kwame Nkrumah y avait en effet invité Coretta et Martin Luther King, et le leader de l'insurrection pacifique en Amérique s'y était lié d'amitié avec Tom Mboya, syndicaliste et bientôt figure politique au Kenya. King a d'ailleurs contribué à mettre à la disposition de jeunes Africains des bourses d'études aux États-Unis. Parmi les bénéficiaires de ces bourses, un certain Obama, le père de l'ancien président étatsunien. Voyez comment l'histoire est étonnante. J'ai découvert cet élément après la publication de mon roman sur les marcheurs qui ont œuvré à la naissance de la nouvelle Amérique. Dans l'édition de poche de *La Rose dans le bus jaune*, j'ai été tenté d'ajouter que King et Mboya ont tous deux été assassinés pour des raisons politiques : le premier à Memphis en 1968 et le second à Nairobi en 1969. Tous deux sont aussi morts à trente-neuf ans. Je me suis cependant contenté de citer Tom Mboya, sans entrer dans les tristes détails que je viens d'égrener.

CR : *On note dans votre ouvrage une tendance à vouloir faire circuler la sagesse africaine vers et dans l'histoire noire américaine. Comment voyez-vous ces échanges et correspondances entre l'Amérique et l'Afrique ?*

EÉ : La partie guinéenne de l'histoire le dit assez et il y a moult autres éléments que le lecteur peut puiser ou ignorer.

CR : *Martin Luther King Jr occupe une place de choix dans votre texte : cette biographie de Rosa Parks est-elle un prétexte pour parler des débuts du leader noir ?*

EÉ : Comme je l'ai indiqué plus haut, l'équilibre général du récit dépend de ces deux monuments qui peuvent paraître antithétiques ; or ils sont les deux faces de la même médaille. C'est la raison pour laquelle j'ai essayé de veiller à ce que l'expression de Rosa soit tout aussi soignée que celle de Luther King. Rosa était une ouvrière et le pasteur Luther King un penseur-théologien. Ma difficulté était de les situer au même niveau de langue en évitant de reprendre les paroles du Prix Nobel de la paix 1964 et apôtre de la non-violence, mais en

inventant un discours semblable à sa rhétorique fondée sur les anaphores. Le pastiche est-il réussi ? Je n'en sais rien. En tout cas, Rosa Parks, citant Nietzsche et s'appropriant la fameuse phrase « Il faut encore avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse », m'a causé bien des nuits blanches. Fallait-il citer l'auteur de *Zarathoustra* ou pas ? J'ai hésité avant d'opter pour une réappropriation par Rosa Parks de cette citation.

CR : *Les événements de l'histoire de votre pays et d'autres pays d'Afrique s'invitent dans ce roman qui est censé être l'autobiographie de Rosa Parks. Est-ce une volonté délibérée, un moyen détourné, une nécessité, que de mettre ainsi l'Afrique en exergue ?*

ÉÉ : Entre l'Afrique et l'Amérique, il y a un destin lié par la tragédie que fut l'esclavage et qui se perpétue encore à travers les spasmes raciaux, réguliers et désespérants que la société américaine nous offre sporadiquement. Les meurtres de Noirs, parce qu'ils sont Noirs, discréditent le leadership américain dans le monde. On ne peut se targuer de respecter les droits humains si on traite une partie de sa population comme une part non avenue mais uniquement tolérée de la souveraineté nationale. Il y a une petite Afrique qui geint dans la grande Amérique qui triomphe. Césaire l'avait dit avec éclat lors du premier congrès des artistes et écrivains noirs, en 1956 à la Sorbonne : la situation des Noirs en Amérique relève d'une situation coloniale. Depuis le passage du couple Obama à la Maison Blanche, les choses ont évolué. Je l'ai clairement vu à Montgomery et notamment dans le « *City Hall* » (mairie). Lorsque j'y suis entré la première fois en 2001, je ne pouvais pas prononcer le nom de Rosa Parks. C'était interdit. Mais quand j'y suis retourné en 2012, c'est un Blanc qui m'a présenté l'exposition permanente qui tapisse désormais les murs du rez-de-chaussée de la mairie et qui montre les acteurs éternels de la lutte des droits civiques. La ville, dirigée pour les siècles des siècles par les Blancs, s'est vite adaptée à la nouvelle donne imprimée par le président Obama et son épouse. Cependant, la prospérité de quelques-uns n'efface pas la grande misère sociale et les injustices qui accablent des millions de Noirs. Regardez donc la minable politique de revanche du « Président orange », M. Trump. En supprimant l'*Obamacare*, il envoie à la déchéance d'humanité des millions de pauvres, parmi lesquels les Noirs sont majoritaires. C'est une peine de mort sociale qu'il vient de décréter dans un silence assourdissant. C'est le même silence qui entoure l'assassinat de la jeunesse en Afrique et la propension des gouvernants et des forces conservatrices à se succéder à eux-mêmes sans vergogne et de

manière trop durable pour être honnête. C'est une fossilisation de la société et une gigantesque cadavérisation des générations futures. C'est affreux !

CR : *Vous sentez-vous proche de cette nouvelle génération d'écrivains anglophones qui écrivent depuis les États-Unis (Dinaw Mengestu, Teju Cole, Chimamanda Ngozi Adichie, Imbolo Mbue, Taiye Selasi) ?*

EÉ : Je ne les ai pas encore lus pour donner un avis pertinent sur le fond. Mais une chose est sûre, leur succès est le signe que la diversité est utile et profitable à tous. Les Américains la pratiquent par nécessité, les Européens, et les Français en particulier, la camouflent par stupidité.

CR : *Votre métier de documentaliste vous aide-t-il à concevoir vos fictions ? Est-il un frein pour la part d'imaginaire ou au contraire avez-vous besoin de cet ancrage dans les faits ?*

EÉ : Non, il me permet de me connecter à la bibliothèque universelle sans tourment ni allégeance, sans accablement autre que la recherche de l'équilibre et de la note juste que chaque texte doit proposer au lecteur.